

LC1422
M28
7581
1857



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

AVIS DE L'ÉDITEUR

Cette sixième édition de l'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE est la reproduction pure et simple de la précédente, à laquelle l'auteur a fait des additions considérables.

JUILLET 1857.



A

MONSIEUR DE LAMARTINE

Chaque apôtre, mon illustre ami, est appelé à son jour. Il reçoit une pensée du ciel et passe en la léguant au monde. Ainsi, au milieu des ténèbres universelles, la doctrine de Moïse et celle du Christ vinrent renouveler le genre humain. Ces doctrines, qui se résument dans le pur amour, furent la religion de votre mère et vous en avez fait celle de l'épouse d'élite qui est venue compléter votre être. Disciple bien-aimé du Christ, tout vous a été donné. La grâce vous a bercé de ses mains divines, l'amour maternel a été votre lumière, et l'amour conjugal, la règle de votre vie. L'éloquence, la poésie, la religion, comme trois rayons célestes, sont descendues

sur vous et, suivant l'heureux précepte de Fénelon, vous vous êtes montré digne d'être écouté, « en ne vous servant de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Marchez donc, et faites comprendre aux nations les lois de l'esprit. Marchez, ne vous laissez pas, frappez du haut de la tribune les préjugés et les erreurs, sources de toutes nos misères. Que les codes s'adoucissent, que les mœurs se régénèrent, que la religion renaisse dans sa véritable doctrine. Moralisez l'armée par le travail, les campagnes par l'instruction, la jeunesse par le sentiment religieux. Obtenez une loi d'éducation publique qui ne place pas la gloire au-dessus de la liberté, et la liberté au-dessus des principes, une loi en harmonie avec nos institutions. Abolissez les douanes, aussi fatales à la morale des peuples qu'à leur bien-être et à leur industrie. Supprimez l'esclavage, supprimez la peine de mort, ces deux forfaits du monde barbare, conservés dans le monde civilisé. Humanisez nos législations encore sauvages, comme Fénelon humanisa les doctrines théologiques en y introduisant l'esprit de l'Évangile. Enfin placez-vous toujours, comme vous l'avez fait jusqu'ici, au-dessus des formes des gouvernements : monarchie, empire, république, acceptez tout,

excepté le despotisme et l'anarchie. Qu'importent en effet la forme politique d'un État, et le mot dont on la nomme, si la loi de Dieu s'y trouve?

Ami, votre mission est sublime, la vérité est sur vos lèvres, le monde redit vos divins cantiques, et les paroles que vous prononcez dans nos assemblées égislatives, nous ont appris à voir en vous le noble défenseur des droits du peuple et de l'humanité.

Pour moi, tandis que vous parlez aux forts, je me suis adressé aux faibles. J'ai appelé les mères de famille à la moralisation de la famille et du pays. Leur véritable mission est le développement religieux de l'enfance et de la jeunesse. C'est sur l'amour maternel que repose l'avenir du genre humain : ne repoussez pas cette puissance. Si faible qu'elle vous paraisse, son action est invincible, elle est destinée à produire la plus grande révolution qui se soit encore vue sur le globe. Vous le savez, l'armée du Christ se composa d'abord de quelques femmes et de quelques pauvres pêcheurs ; un jour le fils de Marie y appela les petits enfants, et c'est avec ces pêcheurs, ces femmes et ces petits enfants qu'il a conquis le monde.

En vous offrant ce livre, je n'ai qu'un but, c'est de rattacher mes paroles aux vôtres, c'est d'étayer

leur faiblesse de votre force, ma raison de votre raison. Je veux qu'on dise un jour : Ceux-ci ont connu les véritables biens, ils se rencontrèrent dans la même foi, ils s'aimèrent devant le même Dieu.

Votre ami,

L. AIMÉ-MARTIN.

25 mai 1840.

AVIS DE L'AUTEUR

PLACÉ EN TÊTE DE LA SECONDE ÉDITION

(1838)

Encouragé par d'honorables suffrages et par le grand prix académique, j'ai revu ce livre avec tout le soin dont je suis capable. Cette édition renferme plusieurs annotations considérables et douze chapitres nouveaux sur les matières les plus importantes de l'éducation. Voici le but de ces développements :

Livre I^{er}, chapitre xv. Ce chapitre répare un oubli ; il indique le rôle du père dans l'éducation des enfants donnée par la mère.

Le chapitre xiii du même livre est une direction pour les femmes qui ont atteint l'âge du retour. Il montre la grand'mère répandant les bienfaits de son expérience sur sa nouvelle famille et recommençant la vie auprès du berceau de ses petits-enfants.

Les chapitres xix, xx et XXI du second livre, sur la mémoire et la volonté physique, et la mémoire et la

volonté de l'âme, sur l'union et la séparation des facultés de l'âme et de l'intelligence, développent les doctrines fondamentales de l'ouvrage, et servent à y répandre la lumière.

Mais les annotations les plus utiles se trouvent dans le livre III; et c'est en effet le livre capital de cette œuvre. Il impose aux mères le devoir d'élever l'âme de leurs enfants, et il les dirige dans la recherche de la vérité qui est toute morale et religieuse.

Dans l'origine, cette partie de notre ouvrage commençait par des abstractions dont les femmes étaient effrayées. Nous avons négligé de leur montrer l'importance de ces études, qui sont, on ne saurait trop le redire, le premier devoir de la maternité. C'est l'objet d'un chapitre nouveau qui ouvre le livre.

Le chapitre XXII est consacré aux femmes de campagne. Il signale un oubli ou plutôt une barbarie du monde civilisé, et indique le moyen d'améliorer en Europe le sort de deux cents millions de paysans.

Les chapitres XXVI et XXVII sont un développement nécessaire de la loi de PERFECTIBILITÉ; ils signalent deux grandes époques de l'histoire morale du genre humain: c'est à savoir la première apparition de la liberté politique sur le globe, et l'introduction parmi les peuples de l'idée d'un seul Dieu, la plus grande idée qui se soit fait jour sur la terre.

Enfin les chapitres XXVIII et XXIX ajoutent quelques développements nouveaux au code des lois de la nature. Le premier brise l'esclavage, et le second établit le droit de propriété. Ceux qui liront avec soin cette partie de notre ouvrage y trouveront, dans les lois mêmes de la nature, un appui toujours solide, des lumières toujours nouvelles: leur âme sera saisie de joie en voyant que la vérité est du domaine de

l'homme, et qu'il est aussi facile de la connaître qu'il est doux de l'aimer.

Quant au chapitre XXXI, c'est une simple annotation au chapitre précédent, *de la vie et de la mort*. Notre but était de prouver que la mort est un bienfait, une délivrance, et non une punition imposée au genre humain.

Telles sont les améliorations principales de cette seconde édition: elles répondent à toutes les critiques raisonnables dont ce livre a été l'objet. Quant aux critiques passionnées, aux objections des hommes de coterie ou de parti qui ne voient la vérité que dans de désolantes superstitions, et ne se permettent de penser que ce que d'autres ont pensé avant eux, je n'ai rien à répondre. Et en effet que pourrais-je dire qui ne soit dans cet ouvrage? Ce ne sont pas seulement les opinions, ce sont les siècles qui nous séparent. Apologistes aveugles de la théologie et des préjugés d'un autre âge, les ennemis de la vérité peuvent obtenir de faciles triomphes en soulevant contre elle les petites passions et les petits intérêts qui gouvernent le monde; mais il est un adversaire dont ils ne triompheront pas: c'est le temps.

On remarquera peut-être que le quatrième livre est le seul qui ait été reproduit sans corrections ni annotations. Ce livre n'étant qu'une harmonie des lois morales de la nature et des lois morales de l'Évangile, je n'étais pas le maître d'en changer une ligne, d'en modifier un paragraphe. L'œuvre de Dieu y est mise en parallèle avec la parole du Christ, et il s'est trouvé que l'œuvre et la parole étaient identiques. Quel plus saint éloge a-t-on jamais fait des saintes doctrines? Et comment se fait-il que cette partie de mon livre ait à la fois soulevé contre moi les préjugés des dévots et

ceux des impies ? Que deviendront les lumières évangéliques, si elles sont également repoussées et par les ennemis et par les disciples de l'Évangile ?

Supprimez ces chapitres, me disaient mes amis ; ils nuisent au succès de votre livre. Le temps de la vérité n'est point encore venu ; pourquoi la dire lorsqu'elle est inutile, lorsqu'elle trouble les consciences, lorsqu'elle arrête le bien que vous pouvez faire ? Quelques pages de moins, et les coteries vous prônent, et l'université vous adopte, et les journaux vous louent, et toutes les femmes et toutes les mères deviennent vos disciples. A ceci je n'ai qu'un mot à répondre, et ce mot a déjà été prononcé dans une occasion semblable : La vérité ne m'appartient pas, et je ne puis en céder une partie pour gagner l'autre ¹.

¹ Les chapitres iv et xvii du premier livre, le chapitre ix du second, enfin les iv^e et xiv^e chapitres du troisième livre ont reçu quelques développements dans cette nouvelle édition. Du reste, rien n'a été changé au fond de l'ouvrage. (6 juin 1840.)

INTRODUCTION

On ne lit dans les livres que ce qu'on a dans la tête et dans le cœur : ô femmes ! ô mères ! c'est dans le vôtre qu'est écrit le sort de cet ouvrage.

(MIRABEAU, *Essai sur le despotisme*, 1^{re} édit., p. 13.)

Il y a quelques années, je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monuments, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course, mes espérances ne furent pas trompées. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports et y verser les richesses des cinq parties du monde ; ces richesses, plus de cinquante mille voitures de roulage s'en emparent, et les dispersent çà et là dans le pays, dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité. Ici, les fers de Norwége s'enflamment et s'amollissent sous le marteau des forgerons ; là, se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne

et de Cachemire ; plus loin, des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes, le filent, le tissent, et lui impriment les plus vives couleurs : je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures : leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers et le bruit sans repos des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être ; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du midi au nord, des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du Vivarais, une chenille excite partout l'activité. A Avignon, à l'Isle, à Vaucluse, on en dévide les cocons. En Normandie, les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux, et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes. A Saint-Étienne, ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. A Nîmes, on en fabrique des étoffes qui bruissent et chatoient comme des métaux. A Lyon, mon beau pays, ils se déploient en velours épais, en gazes transparentes comme l'air et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en lampas. A Paris, enfin, la soie rivalise avec le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur de somptueuses tentures, les tableaux des plus grands maîtres. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des biens que lui prodigue la nature ? Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures : au midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger ; au nord, le mélèze et le sapin : les deux

extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule ; les fruits parfumés de l'Asie au pommier indigène ; la flore entière de l'Orient, à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la pâquerette et de la mystérieuse verveine. Ainsi la France se couvre des productions du nouveau monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupé de tous les peuples ; tandis que sur ses larges plaines les moissons ondoient, comme les flots de la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit.

A la vue de tant de biens, mon cœur bondissait de joie. Je m'écriais : Chère patrie ! terre fortunée ! tu possèdes tout, richesse, intelligence, liberté. Est-il sur le globe un spectacle comparable à celui de ta gloire ? Tu t'es dépouillée de tes superstitions et de tes vices, comme on se dépouille d'un haillon : plus de moines inutiles, plus de droits féodaux, plus de corvées, plus de servage, plus de castes qui se méprisent, plus de provinces rivales et jalouses ; je ne vois dans ton sein qu'un peuple, et dans ce peuple qu'une famille. Et en parlant ainsi, il me semblait que, partout, j'allais entendre l'hymne de la reconnaissance qui se chantait au fond de mon cœur.

Hélas ! j'ose à peine l'écrire : sur cette terre de promission, au milieu de ces familles comblées des biens qui rendent la vie douce et facile, je ne rencontrai, lorsque je vins à l'épreuve, que les petits

enfants, ces créatures légères, insouciantes comme les oiseaux du ciel, qui fussent véritablement heureux. Le reste de la population, jeunes et vieux, citadins et villageois, semblait travaillé d'un mal intérieur qui ne lui laissait aucun repos. Du sein de ses campagnes, le laboureur jette sur les villes un œil de mépris et d'envie; du sein de ses parcs et de ses jardins, le riche crie misère et désolation; le marchand se plaint de son commerce, l'artisan de son salaire, le banquier de la politique, tous de leur position sociale. Plus on monte, plus les paroles sont amères, plus les murmures sont puissants : l'incrédulité est entrée dans les choses de la terre comme dans les choses du ciel : le médecin ne croit plus à la médecine, le juge aux lois, le prêtre à la religion, le soldat à la gloire, le jeune homme à l'amour; les rois mêmes ne croient plus à la royauté; et le dégoût qui ronge toutes les âmes les précipite dans des ambitions désespérées.

Ainsi partout l'abondance, et partout la plainte : triste tableau de notre belle France ! Ce peuple industriel qui m'était apparu comme une grande famille ne me sembla plus qu'un être misérable, qui cachait, sous de riches habits, des plaies hideuses, et l'ennui, ce vide profond, sous les éclats d'une gaieté factice. L'admiration avait cessé, et une pitié active et brûlante s'emparait de tout mon être. Je cherchai la cause du mal, et je crus l'avoir trouvée dans le manque d'instruction et de loisir. Pour donner du loisir, que fallait-il? Inventer des machines qui suppléassent aux forces de l'homme.

— Et pour donner de l'instruction? Inventer des méthodes, faciliter l'enseignement, multiplier les écoles, répandre les journaux et les livres. Jeune alors et ne doutant de rien, je me mis au travail. J'avais fait quelques études pour entrer à l'École polytechnique, où depuis Louis XVIII m'appela à professer l'histoire, l'histoire de France, l'histoire du pays, car le roi législateur voulait donner une instruction nationale à la grande école¹. Ces études savantes, je les renforçai. Je devins géomètre, mécanicien, chimiste et même économiste. Je m'emparai de toutes les inventions nouvelles. Je les perfectionnai, je les multipliai : dans ma pensée, la France se couvrait de chemins de fer, et nos campagnes se cultivaient sans peine. J'avais des machines pour essarter les forêts, d'autres pour labourer les terres. Avec un peu de charbon et quelques gouttes d'eau, j'éclairais les villes, je donnais des coursiers à nos chars, des ailes à nos vaisseaux, des doigts à nos mécaniques; je les faisais filer, tisser, forger, imprimer, voyager; elles produisaient tour à tour, comme des êtres pensants, des aiguilles, du papier, des canons, des habits, des meubles, tout cela sans interruption et sans fatigue : pendant que la vapeur travaille, l'homme se repose et jouit.

¹ Une ordonnance du 13 novembre 1830 a substitué au professeur d'histoire de France un maître d'allemand et un maître de composition française. L'auteur de ce livre se propose de publier incessamment l'*Histoire scientifique et politique de l'École polytechnique*, ainsi que le *Cours d'histoire de France* qu'il a professé pendant quinze ans dans cette école.

Le loisir étant trouvé, il fallait l'employer au profit de l'intelligence, étudier les systèmes d'éducation, les méthodes d'enseignement, substituer les idées nouvelles aux idées anciennes, propager Jacotot, Fourier, le phalanstère, l'enseignement mutuel, et jusqu'aux frères ignorantins. Ici je n'eus qu'à suivre le mouvement général ; les hommes les plus éclairés s'occupaient alors de l'instruction populaire, je m'associai à toutes leurs pensées, j'adoptai tous leurs systèmes : des milliers d'écoles s'ouvrirent, et l'instruction primaire courut des cités aux villages, gracieuse et riante, comme dans un beau jour on voit les habitants des villes sortir en habits de fête et se répandre au loin dans les campagnes. Mais c'était peu d'apprendre à lire au peuple ; si on ne lui donnait des livres, rien n'était fait. C'est alors que nous inventâmes les bibliothèques communales, les éditions compactes, le Rousseau des chaumières et les classiques de la petite propriété : belles inventions, moins belles pourtant que celle des *Magasins pittoresques* et de l'*Encyclopédie* à deux sous.

J'en étais là, lorsque, épuisé par le travail et voyant chaque jour ma santé dépérir, l'inquiétude me prit. Je commençai à craindre de ne pas jouir de l'arbre arrosé de mes sueurs. Fallait-il donc mourir à la veille d'un aussi beau succès, renoncer à voir la France heureuse et régénérée ? Je fis venir mon médecin, homme de science et de conscience, et en lui montrant le tas de paperasses qui m'entouraient, je lui exposai longuement la cause de mon mal, mes projets, mes espérances, mes craintes et

ma vie consumée par le travail. Il m'écouta d'abord d'un air de résignation ; puis tout à coup :

« Et où diable tout cela peut-il vous mener ? dit-il en jetant sur moi un regard oblique et railleur.

— A faire le bien de la France, sans doute.

— J'entends ! et pour parvenir à ce but, on veut des places, du pouvoir, de l'argent, une haute position dans le monde.

— Mais rien de tout cela, docteur.

— Quoi ! vous n'avez point d'ambition ?

— Point d'ambition, docteur.

— Alors, tranquillisez-vous, la maladie n'est pas grave ; il suffira d'un peu de repos et de l'air de la campagne. »

J'allai donc m'établir à deux lieues de Versailles, à l'extrémité d'une plaine immense, dont les moissons dorées étincellent sans interruption et sans ombre. Là, le plateau se creuse et se bifurque ; là, s'ouvre comme par enchantement une suite de vallées riannes, dont les vertes prairies se prolongent à l'infini entre deux coteaux couverts de riches cultures et couronnés de bois de châtaigniers. C'est sur la lisière de ces bois que s'élève le joli village de Châteaufort, avec son clocher champêtre, ses deux tumulus ou tombeaux gaulois, placés comme deux bastions sous les ruines pittoresques du château de Hugues le Cadavre, et au milieu de tout cela une simple maisonnette, bien ombragée, bien rustique, habitée par une famille du bon vieux temps, et où l'amitié m'offrait un asile.

Je passai là deux longues années, occupé de ma

santé, occupé surtout de mes projets, m'associant à tous les travaux des sociétés philanthropiques pour la diffusion des connaissances utiles, et encourageant mes amis à la poursuite du grand œuvre de la régénération universelle. Grâce à Dieu, les résultats ne se firent pas longtemps attendre; mais ils furent en raison contraire de mes espérances. Plus l'instruction s'étendait, plus croissait le malaise. La science irritait au lieu d'adoucir; et le mal, je ne pouvais le nier, car il me poursuivait jusque dans ma solitude. Ce gracieux village, qui possédait une école et où j'avais trouvé les établissements et les perfectionnements du siècle; ce village, dont tous les habitants savaient lire, et dont un peu d'instruction et de loisir aurait dû multiplier les jouissances, eh bien! on n'y entendait que des plaintes et des gémissements. Quelques vieillards, mais en petit nombre, regrettaient le seigneur qui recevait une fois par an le fermier à sa table; d'autres, moins fiers, regrettaient les moines qui distribuaient la soupe à la porte du couvent. Les plus riches s'offensaient de rencontrer dans la vallée les parcs somptueux de deux ou trois banquiers; les plus pauvres enviaient les riches, et voulaient le partage des terres, l'abolition des impôts et la république. Enfin, les jeunes gens, à peine échappés de l'école, déclaraient que la science et le bon sens ne dataient que de leur arrivée dans ce monde, et que le pays, c'était la jeunesse: profond mépris pour tout le reste. Il y avait là comme un abrégé de la France.

Voilà, me disais-je, une expérience douloureuse

et qui pourra faire réfléchir les sollicitateurs du progrès. Je viens de l'éprouver, à mesure que l'intelligence accroit ses richesses, la moralité s'appauvrit; et dans les têtes vides, le sophisme et l'envie naissent avec la pensée. Ainsi j'avais mal compris la situation de la France, ou mal imaginé le remède: j'étais atterré.

Dans le premier moment, je ne me consolais que par des violences: je voulais brûler les livres, déchirer les journaux, tuer l'industrie, déraciner l'arbre fatal de la science. J'allais jusqu'à penser que tout ce qu'on appelle peuple, c'est-à-dire le genre humain, moins quelques êtres privilégiés, est fait pour croupir éternellement dans la bassesse et dans l'erreur; que les despotes font bien de terrifier cet animal indocile; que les moines font bien de le retrancher du nombre des êtres pensants; que ce n'est qu'en l'enchaînant dans l'ignorance et la misère qu'on peut maîtriser ses passions mauvaises, et qu'il faut le dompter, comme la brute, par la faim et par la peur, puisqu'il ne veut pas être heureux, comme les anges, par l'intelligence et la lumière.

J'étais plein de ces pensées, et, comme un autre Machiavel, je les transformais en système, lorsqu'une circonstance singulière vint tout à coup les modifier. Au fond de la vallée, sur la gauche, on voit encore aujourd'hui une maison élégante, si heureusement située, que les bois, les collines, les pâturages et les hameaux qui l'environnent, semblent des accidents naturels de son parc et de ses jardins. A côté de cette maison, un peu au-dessus du ruisseau, est une

école de village bien ombragée, et dont le modèle ne se trouve que dans les romans d'Auguste Lafontaine, en face, un pont, dominé par un moulin, créé pour le plaisir des yeux et l'amusement des peintres; enfin une petite chapelle où repose, sous un marbre modeste, la dame du lieu, morte à la fleur de l'âge, mais dont la piété et la beauté ont laissé de longs souvenirs. Ce groupe d'arbres, de maisons et de pavillons, et deux tourelles gothiques qui apparaissent dans le bois, forment un point de vue ravissant au milieu de la plus profonde solitude, car le chemin n'est sillonné que par les lourdes voitures des bûcherons, et les pieds des troupeaux qui, vers la fin de l'automne, animent la vallée.

Tous les dimanches, averti par la cloche de la chapelle; j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageoises dans leur simple parure s'acheminer à la même heure, et de tous les points du vallon, à travers la prairie; je dis les villageoises, car, dans les hameaux, il n'y a plus que les femmes qui aillent à l'église. Il arrivait cependant quelquefois que j'avais un compagnon. C'était un homme vénérable, dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue. Malgré ses vêtements grossiers et quelque apparence de misère, tout dans sa personne exprimait le calme, et, par un charme inexplicable, ce calme arrivait de son âme à la mienne à mesure que je le contemplais. La rencontre de cet homme excita ma curiosité; je pris des informations, et je sus bientôt qu'il vivait de la charité publique. C'est, me dit-on, que, dans

un âge avancé, il a perdu deux braves garçons qui auraient été ses soutiens: l'un est mort à la Bérésina, l'autre à Waterloo; et leur mère n'a pas été longtemps à les rejoindre. Le voilà vieux et seul, il ne peut plus travailler; mais le propriétaire du château aide un peu le vieillard, et la commune fait le reste. Encouragé par ces récits, je l'abordai, en lui offrant un léger secours. « Vous avez besoin d'un habit plus chaud, lui dis-je; l'hiver sera rude, et il faut y songer un peu à l'avance. »

Il leva les yeux sur moi, son regard était serein.

« Eh! qu'ai-je besoin d'y songer, dit-il d'une voix émue, puisque Dieu en met le souci au cœur des braves gens? »

Voilà un homme bien résigné, dis-je à part moi, il faut que je m'enquière des occupations de sa vie et du nombre de ses pensées.

« Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui, monsieur. Dans ma jeunesse, j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme, qui se plaisait à instruire les enfants.

— Et vous avez des livres?

— Oh! à mon âge on ne lit plus, on prie!

— Vous priez donc souvent?

— C'est un si grand bonheur de prier! le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane que vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil, et je dis: « Notre Père! »

— Et c'est là toute votre prière?

— Ven a-t-il qui remplisse mieux le cœur? « Notre Père! » Souvent, après avoir prononcé ces mots, je

m'arrête ; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le soleil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies et les fruits de nos champs. Oh ! alors je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots : « Notre Père ! »

— Et dans la mauvaise saison que faites-vous ?

— Je regarde le ciel. Je vois ces grands nuages qui le traversent, et qui viennent je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit, et versant, comme des arrosoirs, la pluie çà et là dans la plaine qui reverdit, et nous donnent du pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah ! notre Père qui êtes aux cieux, vous vivrez toujours ! Les hommes ne peuvent pas vous faire mourir comme ils ont fait mourir mes pauvres enfants. »

En parlant ainsi, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelques mots comme s'il eût continué sa prière.

« Mon pauvre Bertrand, reprit-il après un moment de silence, c'était le plus jeune, et il est mort à Waterloo en criant : « Vive l'empereur ! » Ah ! s'il avait crié : « Vive notre Père qui est aux cieux ! » il vivrait peut-être encore ! Et ma pauvre femme, qui est allée le rejoindre, je ne l'aurais pas perdue ! Mais c'était la volonté de notre Père, et je le bénis, ajouta-t-il en essuyant ses yeux, car il a remplacé mes enfants par les gens de bien.

— Vous êtes trop solitaire au fond de la vallée ; vous devriez vous rapprocher un peu du village.

— Hélas ! reprit-il, je ne puis quitter ma maison ; j'y ai vu naître mes enfants, et leur mère y est morte ; d'ailleurs, comme dit notre curé, celui qui peut parler à Dieu n'est jamais seul.

— Et vous êtes content de votre sort ?

— Comment ne le serais-je pas ? Dieu ne m'a jamais abandonné.

— Oh ! vous méritez d'être encore plus heureux, m'écriai-je, brave homme ! Tenez, prenez cet argent et priez pour moi, pour moi, soumis à moins d'épreuves, et qui n'oserais me dire aussi heureux que vous.

— Est-ce donc qu'on prie pour de l'argent ? dit-il avec émotion ; et d'une main tremblante il éloignait le don que je voulais lui faire.

Je sentis que je l'avais blessé.

« Pardonnez-moi, lui dis-je ; j'ai voulu faire, comme font les gens du monde, un don intéressé. »

En parlant ainsi, je saisis ses mains pieuses que je pressai avec un saint respect. Puis je m'éloignai le cœur plein d'émotion ; mais en m'éloignant je l'entendis qui me disait : « Oh ! vous êtes un brave homme ! Je prierai Dieu pour vous, et aussi pour vos petits enfants, si vous en avez qui ne sachent pas encore prier. »

On raconte du célèbre astronome Tycho-Brahé qu'une nuit, en sortant de son observatoire, il se trouva tout à coup environné d'une foule en tumulte, qui remplissait la place publique. S'étant enquis des

causes d'une aussi grande affluence, on lui montra dans la constellation du Cygne une étoile brillante, que lui, aidé des lunettes que Galilée venait d'inventer, n'avait pas encore aperçue. Voilà de ces hasards qui humilient les savants et qui servent la science. Ma situation était assez semblable à celle du grand astronome. Un simple villageois venait de me montrer l'étoile qu'inutilement je cherchais depuis tant d'années.

Oui, je m'étais trompé; ce n'est ni l'industrie, ni la science, ni les machines, ni les livres, qui peuvent faire le bonheur d'une nation. Certes, toutes ces choses sont utiles à leur place, et le soin du législateur doit être de les propager et de les multiplier; mais si, content d'avoir développé l'intelligence, cette partie terrestre de l'homme, il néglige de développer l'âme, cette essence divine de l'humanité, au lieu d'un peuple heureux, il ne verra autour de lui qu'une multitude inquiète dans ses passions sans frein, une multitude travaillée du double besoin de s'élever et de connaître et dont cet instinct sublime fait le supplice. Vous l'avez dirigée vers la terre; elle s'y attache, au milieu des richesses et des voluptés qui s'épuisent. Que n'ouvriez-vous les routes du ciel! L'âme se fût reconnue, surprise d'entrevoir enfin le but de ses désirs qu'on trompe et de ses ambitions qu'on égare. Tout ce qui repose le cœur, tout ce qui agrandit l'humanité, nous vient d'en haut.

Vous voulez du bonheur, vous voulez le pouvoir,

c'est encore là que Dieu les a placés. Le peuple le plus instruit, s'il n'est aussi le peuple le plus religieux, ne sera jamais le peuple-roi.

Ainsi l'exemple du vieillard heureux dans sa misère, calme dans ses afflictions, m'avait conduit à la source du bien et du mal.

Nos passions terrestres, c'est l'arbre de la science, elles nous matérialisent si l'âme ne les divinise.

Je sentis alors pourquoi les développements isolés de l'intelligence avaient accru le mal au lieu de le détruire. Quel spectacle plus effrayant que celui d'un peuple actif et vigoureux, se débattant sans espérance dans les murs d'airain de la fausse gloire, de la personnalité et de l'égoïsme! Ce spectacle, nous le donnons au monde parce que la pensée religieuse nous manque, et la pensée religieuse nous manque parce que les mères ont oublié de la déposer sur le berceau de leurs enfants.

Cette vérité est devenue le sujet de nos méditations, et elle a inspiré l'ouvrage qu'on va lire.

A L'ÉTANG-LA-VILLE, le 8 février 1834.